5. Analyse du discours et grammaire de texte : des problèmes communs

Bernard Combettes

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/1406>

DOI : 10.4000/ml.1406

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1999

Pagination : 46-56

Référence électronique

Bernard Combettes, « 5. Analyse du discours et grammaire de texte : des problèmes communs », *Modèles linguistiques* [En ligne], 40 | 1999, mis en ligne le 01 mai 2017, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/1406> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.1406>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

© Modèles Linguistiques

5. Analyse du discours et grammaire de texte : des problèmes communs

Bernard Combettes

- 1 Si la répartition des domaines respectifs de l'analyse du discours (AD) et de la grammaire de texte (GT) peut sembler relativement claire, l'AD ayant pour objectif la mise en relation des faits linguistiques avec un « lieu social », alors que la GT tente de rendre compte des divers aspects de la cohérence « interne » du texte, on peut toutefois se demander si certains problèmes n'apparaissent pas, d'une façon plus ou moins identique, dans chacune des approches, dans la mesure où des propriétés générales des textes entraînent le même type de difficultés dans l'analyse. Plutôt que de rechercher ce que chacune des disciplines pourrait tirer des apports de l'autre, on préférera donc évoquer des problématiques transversales, en mettant l'accent sur l'évolution de la GT : les modifications assez profondes qu'elle a subies, tant dans ses objectifs que dans sa méthodologie, ne sont pas dues à des causes qui se limiteraient à son champ ; c'est d'une modification générale de l'approche du texte qu'il s'agit, modification qui ne peut être ignorée de l'AD.
- 2 Il convient d'abord de remarquer l'abandon progressif du terme de « grammaire » lorsqu'il s'agit de rendre compte de la cohérence du texte, comme si cette dénomination semblait trop « ambitieuse » ; l'objectif de décrire la totalité des divers aspects de la cohérence en appréhendant le texte dans sa globalité n'a jamais eu en fait de grandes répercussions en France et n'apparaît guère actuellement comme raisonnablement envisageable ; on peut en revanche voir un prolongement de ces approches globales dans les nombreux travaux sur la typologie des textes. Là où le terme de « grammaire » impliquait une exigence de systématisation, l'élaboration d'un ensemble de règles, l'emploi d'expressions comme « linguistique du texte », « approche linguistique des textes », renvoyant à des objectifs moins ambitieux, est le signe d'un passage à des analyses de détail, à l'exploration de domaines particuliers, ce qui fait disparaître en fait l'approche du texte comme globalité. Au plan de la méthode, cette valorisation des analyses locales a pour conséquence une systématisation de la démarche paradigmatique : construction d'exemples, appui sur des contre-exemples,

élaboration de tests, sont autant de procédures qui rappellent celles de la linguistique phrastique. Ce n'est plus un texte particulier que l'on analyse, ni même, si l'on peut dire, le texte « en général », mais le fonctionnement particulier d'un domaine précis, dans la plupart des cas hors d'un texte précis. Même si l'AD s'attache, elle aussi, à des études de détail, elle a davantage maintenu une approche globale des discours : l'importance de telle ou telle marque est évaluée par rapport à l'ensemble du texte.

- 3 Le repli de la GT sur l'étude des phénomènes locaux a conduit, par le fait même qu'il s'agit d'analyser en détail les « outils » linguistiques et leur fonctionnement propre, à s'intéresser aux rapports qui s'établissent entre le système de la langue et le domaine cognitif ; l'objectif n'est plus alors d'étudier la bonne ou la mauvaise formation textuelle, mais plutôt les processus de traitement mis en œuvre par les sujets lorsqu'ils produisent ou lorsqu'ils interprètent les textes ; l'observation des familles particulières de marques a en effet montré l'importance des inférences, des représentations, de la connaissance partagée, dans l'interprétation d'indices généralement sous-déterminés. La prise en compte de cette dimension cognitive est sûrement une des évolutions majeures de la GT ; nous retrouverons souvent cette problématique dans les différentes questions que nous allons évoquer à présent.
- 4 1. La mise en relation des faits de langue, des phénomènes linguistiques, avec des catégories textuelles ou, à travers ces catégories textuelles, avec des processus cognitifs, entraîne une interrogation fondamentale, qui concerne au même titre GT et AD, même si elle peut se poser en des termes quelques peu différents dans chacun des deux domaines : quelle est la place, le rôle, du système linguistique propre à chaque langue dans cette mise en relation ? Comment le « codage » des structures textuelles ou discursives s'opère-t-il par l'intermédiaire des marques morphosyntaxiques, du matériau lexical ? Cette question s'est posée avec d'autant plus de force que l'on s'est éloigné de l'approche globale du texte, qui permettait de considérer les relations dans le texte, de mettre en rapport les divers éléments présents dans la surface discursive, mais qui faisait trop souvent négliger le système linguistique sous-jacent. L'accent mis sur des domaines particuliers, sur certaines familles et sous-familles de marques, a conduit à s'interroger sur la nature, la place, l'importance, des régularités ou des déséquilibres offerts par les structures des langues, qu'il s'agisse de syntaxe ou de sémantique. Comment interpréter exactement l'interaction qui s'établit entre la langue et les unités textuelles et discursives dans lesquelles elle se trouve mise en œuvre ?
- 5 Les réponses à ce type de question sont diverses et conditionnent souvent, comme nous le verrons, d'éventuelles prises de position sur le problème de la variation, de l'hétérogénéité, ainsi que sur celui de l'évolution. On peut en effet considérer, dans une perspective délibérément fonctionnaliste, que les facteurs textuels et discursifs sont premiers, qu'ils conditionnent, en quelque sorte, le domaine linguistique au sens strict : la valeur de chaque forme se trouve alors déterminée, en premier lieu, par des paramètres externes au système de la langue. Cette approche est représentée, par exemple, par Bronckart (1993) qui juge primordial le type d'action langagière, puis le type de discours et enfin la mise en texte, l'organisation interne du discours, rejetant ainsi la possibilité d'une « valeur en langue » a priori, valeur qui ne pourrait être dégagée qu'a posteriori et perdrait ainsi tout intérêt théorique et méthodologique ; il n'y aurait ainsi que du discours, du texte, et des « effets » de texte et de discours. De même, pour Hopper et Thompson (1980), dans l'analyse qu'ils proposent de la transitivité, la fonction discursive se trouve-t-elle prioritaire : c'est la nécessité de

coder l'opposition : premier plan / second plan qui entraîne l'ensemble des propriétés du « prototype transitif », marque du premier plan. Cette subordination des structures grammaticales aux règles d'organisation textuelle et discursive, que l'on retrouve chez bon nombre de chercheurs (cf. Du Bois, 1987 ; O'Dowd, 1990 ; Perz Lorigo, 1996 ; Payne, 1987, 1994 ; Durie, 1994 ; Fleischman, 1991 ; Myhill, 1992), tient en fait au point de vue adopté dès le début de l'analyse : le but de l'étude n'étant pas de rendre compte des phénomènes linguistiques, de « justifier » l'existence de tel ou tel schéma de phrase, de telle ou telle construction, mais de décrire et d'expliciter des règles d'ordre textuel et discursif, on considère, de façon assez naturelle, les notions textuelles comme des sortes d'universaux, justifiées par le caractère apparemment universel des catégories cognitives correspondantes, qu'il faudra mettre en relation avec les moyens d'expression proposés par les divers types de langues. Dans une telle perspective, cette « exploitation » de la langue est souvent interprétée comme une illustration de la notion d'iconicité. Des principes généraux, aux divers niveaux de l'analyse linguistique : morphologie, syntaxe, sémantique, mais aussi grammaire de texte, vont se trouver mis en œuvre ; ils permettront ainsi d'expliquer le choix des formes particulières. Ce parallèle, établi par Givon dans bon nombre de ses travaux, se trouve systématisé chez Dressler (1996) : les relations d'ordre, de séquence, les relations noyau / satellite, le traitement de l'ellipse, le principe de quantité, l'opposition figure / fond, etc., sont autant de principes cognitifs transversaux qui ne voient pas leur application limitée à un domaine particulier du langage, mais qui permettent au contraire d'établir une « unité » entre le système des marques linguistiques et les niveaux textuel et discursif. La distinction figure / fond, qui n'est pas propre au domaine du langage, se trouve ainsi « traduite », dans les textes, par l'opposition premier plan / second plan ; celle-ci, à son tour, pourra être codée par les phénomènes linguistiques qui présentent des propriétés identiques, en particulier les formes verbales qui se distinguent par une vision du procès bornée ou non bornée (cf. Reinhart, 1984). En poussant le raisonnement à l'extrême, on pourrait considérer que ce sont les contraintes textuelles, la nécessité de traduire certaines organisations discursives, qui dotent les éléments linguistiques d'une certaine valeur. D'un point de vue diachronique, cette façon de voir conduit à négliger le poids des forces internes au système : ce sont les catégories textuelles – et, à travers elles, les principes cognitifs – qui constituent alors le principal facteur de changement. La démarche inverse est évidemment bien attestée : une position assez généralement partagée est de conserver une certaine autonomie au système linguistique ; la langue fournit des « possibilités » exploitées, pourrait-on dire, par le discours. Démarche classique, qui consiste à dégager des valeurs en langue, qui se spécialiseront ensuite dans divers emplois contextuels. Pour rester dans le domaine des formes verbales, on rappellera l'analyse de Brès (1997), qui refuse à l'imparfait la valeur fondamentale d'élément anaphorique, considérant que ce rôle n'est qu'un effet dérivé, dû à certaines configurations contextuelles. Le niveau syntaxique se prête particulièrement bien à cette approche : la langue fournit un ensemble d'allophrases, de même contenu propositionnel, mais de construction différente ; l'opposition de schémas tels que : Sujet + Verbe / Verbe + Sujet permet ainsi, dans de nombreuses langues, d'utiliser l'inversion du sujet pour la présentation d'un référent nouveau, ou pour la réactivation d'un référent déjà évoqué, etc., mais on ne peut pas considérer que ce sont les « nécessités » discursives qui créent la structure syntaxique. Tout au plus peut-on examiner si le schéma existant évolue d'un statut marqué à un statut non marqué, par exemple, ou l'inverse (cf. Hopper, 1985). Ce type

d'observation qui prend pour point de départ le système linguistique pour chercher éventuellement des explications dans le domaine discursif n'exclut évidemment pas une interprétation fondée sur les principes de l'iconicité, mais il peut aussi aller de pair avec une démarche qui privilégie l'arbitraire du signe et qui ne présuppose pas d'homologie entre le plan de la langue et celui du discours (cf. Hopper, 1998 ; Prince, 1988).

- 6 2. L'accent mis par la GT sur l'étude des marques linguistiques dans leur fonctionnement textuel en rapport avec le domaine cognitif conduit non seulement à poser la question de la pertinence des unités analysées, mais aussi à soulever le problème des « dimensions » de texte concernées par tel ou tel phénomène. Dégager les différentes valeurs textuelles ou discursives d'une forme, sa spécialisation dans un contexte particulier, ne constitue qu'une partie des objectifs de la GT : définir la « portée » d'une marque, les règles qui régissent les bornes de cette portée, est un aspect fondamental de la description (cf. Charolles, 1988). Même si, comme on l'a souligné plus haut, l'ambition de rendre compte de la cohérence du texte dans son entier, dans sa totalité, semble quelque peu abandonnée, il demeure un vaste ensemble de problèmes liés à la linéarité, à la mise en séquence des unités, qui ne peuvent être négligés. L'approche linguistique des textes s'est trouvée, dès ses débuts, confrontée à ces questions. On remarquera qu'il ne s'agit pas seulement du domaine des relations anaphoriques, fréquemment et abondamment étudié ; les expressions telles que « l'au-delà de la phrase », les oppositions, sans doute trop simples et réductrices, nous le verrons plus loin, comme celle qui dissocient la phrase et le texte, devraient, en bonne logique, se voir illustrées par les divers domaines de la GT : qu'il s'agisse des modalisateurs, des connecteurs, de phénomènes énonciatifs tels que le discours rapporté, d'une opposition comme celle des « plans », des organisateurs textuels, l'analyse textuelle se voit dans l'obligation d'élaborer et de rendre opératoire la notion de borne, de portée, dans la mesure où la définition des valeurs d'une marque ne peut rendre compte que d'un des aspects du problème. Dans bon nombre de cas, d'ailleurs, l'interprétation de la forme ne présente guère de difficulté, alors que la délimitation des facteurs pertinents qui régissent la portée de l'expression est beaucoup plus problématique. Considérons l'exemple, relativement simple, des circonstants temporels ou spatiaux, qui ne sont pas sous-déterminés, ne tirant pas leur interprétation du contexte, comme le font certains connecteurs, par exemple ; leur position en début de phrase conduit à des effets de « mise en facteur », que l'on doit rapprocher de caractéristiques liées à l'articulation thème/rhème. Ainsi, dans l'exemple suivant, la « portée » du circonstant-cadre est-elle différente en (a) et (b) :

(a) Pendant les vacances, X va à la pêche. Il joue au tennis

(b) X joue va à la pêche pendant les vacances. Il joue au tennis

- 7 Même s'il est possible de considérer qu'une certaine ambiguïté demeure dans chacun des enchaînements, la lecture préférentielle en (a) sera d'interpréter pendant les vacances comme un introducteur des deux phrases qui le suivent, alors qu'il n'en va pas de même en (b). La difficulté ne réside d'ailleurs pas tant dans l'identification et dans l'interprétation de la borne initiale que dans la reconnaissance des bornes de « fermeture ». Les « ouvertures » de plans discursifs s'opèrent généralement de façon assez nette, alors que les marques de clôture n'ont pas toujours la même précision : un indicateur de discours rapporté comme d'après (d'après X, P), dans la mesure où il est d'ordinaire placé en début d'énoncé, fonctionne sans ambiguïté en tant que borne de

gauche ; la délimitation de la fin du passage rapporté est loin de s'opérer avec la même clarté.

- 8 3. Un autre problème, lié lui aussi aux faits de linéarité, s'est clairement manifesté lorsqu'il s'est agi d'étudier les corpus oraux, corpus longtemps négligés, il est vrai, par la GT, mais plus souvent pris en compte par l'AD : quelles sont les unités pertinentes pour la mise en relation langue / texte, que l'objectif soit la mise en relation avec les aspects cognitifs ou avec le champ sociolinguistique ? C'est là essentiellement la question de la « phrase » comme unité d'analyse, dans son opposition à des unités supérieures (texte, paragraphe, période), ou à des unités inférieures (proposition), question qui se pose également lorsque l'AD et la GT prennent en considération la dimension diachronique. Dans cette problématique, c'est sans doute l'approche de la GT qui a le plus « rigidifié » les positions : la dichotomie phrase / texte, telle que l'a présentée Benveniste, dichotomie qui sous-tend, explicitement ou implicitement, la quasi-totalité des travaux de GT, repose sans doute sur une distinction pertinente entre le domaine de la morphosyntaxe, où s'exercent les relations de dépendance, de rection, d'intégration progressive des constituants dans des structures syntaxiques, et le domaine discursif, qui ne peut obéir à des règles du même ordre ; à moins d'avoir une conception de la syntaxe profondément différente des conceptions les plus courantes, cette opposition de nature entre syntaxe et « discours » semble assez indiscutable. Mais le problème est justement de définir avec précision quel est le lieu exact de ces relations de dépendance, d'appel, quel est le domaine pertinent des rapports syntaxiques. La GT, dans sa prise en compte de la production et de l'interprétation des textes, rencontre presque obligatoirement cette question du « décalage » entre une certaine norme, relativement récente, d'ailleurs, et des usages qui ne se laissent pas toujours décrire dans ce cadre phrastique. On ne fera pas ici l'histoire de la « phrase », qu'il s'agisse de la notion de phrase telle qu'elle a évolué à travers le discours des grammairiens, ou qu'il s'agisse de ce que l'on pourrait appeler l'usage et la pratique de la phrase. Même si elle est en germe dès le ^{xvi}e siècle, la « phrase » moderne, telle que nous la connaissons, n'est l'objet de premières tentatives de définition qu'au début du ^{xviii}e siècle ; l'instauration de ce cadre strict, dont la généralisation est allée de pair, dans une large mesure, avec la volonté de rendre compte du fonctionnement de l'orthographe d'accord, ne pouvait pas coïncider exactement avec la délimitation des unités mises en œuvre dans l'ensemble des activités de production. Bien que la phrase soit, à l'époque actuelle, relativement bien définie par la norme (ce qui serait d'ailleurs à vérifier de près), il convient de souligner combien l'usage écrit est loin de se plier aux contraintes de cette unité qui semble pourtant évidente et généralement admise. Ainsi peut-on légitimement s'interroger sur la pertinence de la phrase comme unité de production et de réception : cote mal taillée, dans la mesure où elle n'est pas une unité textuelle (la GT a systématiquement insisté sur l'obligation de prendre en compte l'au-delà de la phrase), mais aussi dans la mesure où elle ne correspond pas toujours à une unité syntaxique claire, comme nous allons le voir sur quelques points particuliers. Sans être parfaite, une approche qui distingue la proposition, d'une part, comme domaine des relations syntaxiques, et des unités textuelles correspondant à la « période », d'autre part, pour rendre compte des faits discursifs, serait sans doute plus près de la réalité des activités langagières.
- 9 Nous illustrerons cette discordance par trois exemples, qui, nous semble-t-il, représentent bien les principaux domaines concernés : les constructions détachées, les

topicalisations, qui constituent toutes deux ce que l'on pourrait appeler des constituants périphériques, les phénomènes de subordination et de juxtaposition, par ailleurs.

- 10 Les constructions détachées, correspondant en grande partie aux « appositions » de la grammaire traditionnelle, ont pour point commun avec les faits de topicalisation d'être représentées, dans bon nombre de cas, par des constituants peu intégrés à la structure propositionnelle ; ils ne présentent pas, par rapport au reste de l'énoncé, les relations de dépendance qui caractérisent les autres types de constituants. La plupart des descriptions linguistiques interprètent les thématisations et les appositions adjectivales ou participiales comme des phénomènes de « détachement » ; il suffit de relever les expressions couramment utilisées (constructions segmentées, épithètes détachées, etc.) pour constater que ces structures périphériques sont analysées comme le résultat de la transformation d'une structure simple, phrase de base ou phrase noyau. Ainsi, de la phrase : Je connais X, dériverait-on : Je le connais, X ou : X, je le connais. De la même façon, la phrase : Cette personne attentive a écouté... servirait de schéma de départ à une transformation qui conduirait à : Cette personne, attentive, a écouté..., ou à : Attentive, cette personne a écouté... Dans le cas de la topicalisation, la présence d'une forme pronominale est alors prise comme argument, en tant que trace du constituant « déplacé », en faveur de l'hypothèse de la segmentation. L'expression, fréquemment utilisée, de « pronom de reprise » va dans le sens de cette interprétation phrastique, qui tente de décrire toutes les structures comprises dans les limites de la phrase à partir du schéma de la proposition. Considérons d'abord le cas des constructions détachées : la norme écrite exige qu'une coréférence s'établisse entre la construction détachée et le syntagme sujet, règle qui, au-delà des appositions, s'étend aux gérondifs et aux infinitifs prépositionnels (cf. Combettes, 1998). Seront alors classées parmi les anacoluthes les « ruptures » comme : En arrivant, la porte était fermée, ou : Arrivé en retard, on ne l'a pas salué, etc. Ces ruptures sont en réalité la conséquence du conflit que nous avons signalé plus haut : les relations syntaxiques s'exercent au niveau de la proposition (relations sujet / verbe, transitivité, etc.), alors que les constructions détachées, elles-mêmes propositions réduites, ne s'intègrent pas de la même manière que les constituants syntaxiquement réguliers, mais forment des sortes d'unités intermédiaires entre des propositions, intermédiaires dont la gestion s'opère autant, sinon plus, au niveau textuel qu'au niveau strictement phrastique. En effet, dans les cas de non coréférence, il est facile de constater que la construction détachée « continue » en fait le contexte antérieur, d'ordinaire par un phénomène de maintien du thème. Un énoncé comme : En arrivant, la porte était fermée viendra par exemple conclure un séquence narrative : nous avons marché assez longtemps... nous avons traversé... En arrivant... Le gérondif, correspondant à lorsque nous sommes arrivés, permet un enchaînement avec la série de prédicats qui le précèdent, indépendamment, pourrait-on dire, de la structure syntaxique qui va le suivre. Bien évidemment, dans de nombreux cas, la continuité thématique ne cesse pas avec l'occurrence du constituant périphérique et l'on peut s'attendre à : En arrivant, nous avons trouvé..., mais ceci ne peut être tenu pour une règle absolue. L'incorporation de la construction détachée dans la phrase, nécessaire sans doute dans la mesure où le groupe apposé entretient des relations sémantiques avec le prédicat principal qui le suit, ne doit pas faire oublier ces liens interphrastiques qui sont régis au niveau des unités textuelles.
- 11 Le même raisonnement peut être appliqué, toutes proportions gardées, aux faits de topicalisation. Comme le souligne Simone (1997), il serait préférable de considérer les

structures du type : je le connais, X ou : X, je le connais comme le résultat de la combinaison, de la réunion, dans un cadre phrastique plus ou moins bien adapté, de deux cellules énonciatives, correspondant à la succession de deux « blocs » informatifs distincts. Loin d'être une dislocation, la topicalisation serait une opération de contraction, de condensation. Simone rappelle à juste titre les analyses de la phrase « segmentée » proposées par C. Bally, qui considérerait que « l'expression se fait par des secousses ». Comme dans le cas des constructions détachées, la liaison avec la suite de l'énoncé, sous la forme d'un clitique, n'a rien d'obligatoire. Il suffit d'observer les marqueurs de topicalisation de type quant à (pour ce qui est de, en ce qui concerne...), pour constater que le constituant initial n'est soumis à aucune sélection particulière du point de vue syntaxique et que la « reprise » pronominale est due en fait à une contrainte informative, continuité qui peut se traduire par d'autres formes que les clitiques :

- quant à X, je l'apprécie
- quant à X, j'apprécie son travail
- quant à X, je n'ai pas le temps, etc.

- 12 Le groupe topicalisé fait évidemment partie de la phrase, mais, devant de telles constructions, on ne peut se contenter, dans l'optique de l'AD et de la GT, d'opposer de façon dichotomique phrase et texte, dans la mesure où la mise en relation des faits syntaxiques avec le domaine discursif ne peut s'opérer sans la prise en compte des aspects cognitifs, en particulier de la dimension énonciative ; il n'est guère possible de mettre alors sur le même plan ces phrases segmentées et des propositions « simples » qui ne présenteraient qu'un mouvement énonciatif.
- 13 Des remarques du même ordre s'imposent également lorsqu'il s'agit d'observer le fonctionnement des faits de subordination. L'articulation : principale / subordonnée, dans les descriptions traditionnelles, apparaît comme un phénomène relativement uniforme et régulier, le principal problème résidant dans le sous-classement des divers types de propositions dépendantes. Les critères utilisés (présence d'un terme introducteur, non autonomie de la subordonnée) masquent en fait l'hétérogénéité des différentes constructions ainsi regroupées. S'il est sans nul doute juste d'interpréter dans le cadre phrastique le cas des complétives (le verbe dire entretenant une relation nette de transitivité avec la subordonnée conjonctive dans : je dis qu'il viendra), qu'en est-il des « subordonnées » dans :
 - Puisque tu sais tout, qui a gagné au tiercé ?
 - Si vous voulez le savoir, je m'en moque.
- 14 schémas qu'il serait préférable de rapprocher de structures comme :
 - Confidentiellement, je m'en moque
 - Sincèrement, je m'en moque
- 15 dans lesquelles un constituant périphérique fonctionne comme modalisateur d'énonciation. L'approche phrastique, comme dans le cas des constructions détachées ou des topicalisations, s'appuiera sur des phénomènes d'ellipse (puisque P1, je peux dire que P2) pour reconstruire une phrase dans laquelle les faits de dépendance apparaîtront explicitement. La GT et l'AD se trouvent toutes deux devant un problème difficile : sur quelles théories syntaxiques convient-il de se fonder ? La majorité des descriptions sont, sur ces points, relativement simplificatrices dans leur souci de privilégier le cadre phrastique comme domaine fondamental de l'étude syntaxique,

alors qu'il conviendrait de prendre en compte le statut peu stable de la phrase et de mettre en avant la diversité des degrés d'intégration des constituants.

- 16 Cette question de la pertinence de l'unité phrase appelle deux remarques : considérer que certaines constructions, certains constituants, n'entrent pas dans des rapports strictement syntaxiques avec leur entourage phrastique n'implique pas qu'ils ne subissent aucune contrainte due au système linguistique. Ce dernier ne peut être entièrement négligé ; ainsi est-il possible d'élaborer une hiérarchie des constructions détachées, le gérondif étant en quelque sorte plus « apte » à l'anacoluthie que le participe ou que l'adjectif, gradation que l'on peut mettre en rapport avec une hiérarchisation du coréférent dans la phrase d'accueil (la coréférence avec un clitique objet conduisant à une anacoluthie plus « acceptable » qu'avec un circonstant, par exemple). Le système linguistique offre donc un certain nombre de contraintes qui permettent de justifier les degrés d'intégration évoqués plus haut.
- 17 Qu'il s'agisse de la question des bornes et des portées, ou de celle des unités pertinentes, on se trouve en présence de la problématique de la variation : tout semble indiquer que celle-ci n'est pas marginale, exceptionnelle, mais qu'elle est constitutive du système même ; la sous-détermination de la plupart des bornes, qui entraîne une accumulation des marques, la multiplicité des facteurs mis en jeu, ne serait-ce qu'au niveau cognitif, qui font dépasser le cadre de la phrase, conduisent inévitablement à une hétérogénéité qui exige un traitement variationnel.
- 18 4. La linéarité, la mise en séquence, inhérentes au texte, impliquent aussi que l'on prenne en compte, plus qu'on ne l'a fait, le « déroulement » de l'énoncé, ce qui constitue la dimension chronologique des activités de production et de réception ; l'accent mis sur les facteurs cognitifs entraîne presque obligatoirement une réflexion sur ce point. Sans aborder ici les questions qui relèveraient essentiellement de la psycholinguistique, nous signalerons l'évolution notable qui concerne le « contexte », tant dans la définition même de la notion que dans le statut qui lui est accordé. Comme le rappelle Kleiber (1994), on est passé de la conception d'un contexte « statique » (le contexte comme « roue de secours » des modèles sémantiques classiques) à la conception d'un contexte « dynamique », partie prenante, élément constitutif, de toute stratégie interprétative, qui fait appel à la dimension mémorielle plus ou moins impliquée dans toute activité langagière : le contexte n'est plus considéré comme une aide qui n'interviendrait que pour lever les ambiguïtés éventuelles, mais comme un paramètre fondamental mis en œuvre à chacune des interprétations. Poussée à l'extrême, une telle valorisation du contexte conduit à refuser la notion même d'interprétation littérale : le « sens » d'une phrase n'est pas produit par composition, par addition des parties ; il s'agit alors d'un sens instructionnel, résultat de l'interprétation d'indices relatifs à la construction du discours. Ce sens instructionnel sert ainsi à reconstruire le contexte nécessaire à toute interprétation. Pour reprendre un exemple bien connu, on peut remarquer le changement qu'introduit la substitution de trop à très dans :
il passa de la salle de bain à la chambre :
le plafond était très haut
le plafond était trop haut
- 19 Le sens de la deuxième phrase, dans chacun des enchaînements, peut ainsi être conçu comme une sorte de modificateur du contexte antérieur : il agit sur la construction du sens en vigueur au moment de son apparition ; ainsi le contexte d'une phrase

n'apparaît-il pas comme prédéterminé, mais comme construit par l'interprétation de la phrase elle-même. La nature du contexte se trouve modifiée : il ne s'agit plus d'une réalité qui serait strictement linguistique, qui se composerait de portions de texte « extérieures » à la phrase en question, mais d'une réalité cognitive, plus précisément mémorielle. Une telle approche, qui rejoindrait d'ailleurs non seulement les travaux sur les relations anaphoriques, mais aussi les études récentes sur l'organisation thématique des textes (Lambrecht 1994), exige des notions spécifiques, telles que celles de saillance, d'accessibilité du référent, d'identifiabilité, etc., qui permettent de rendre compte avec précision du rôle du niveau cognitif dans l'interaction langue / texte, qui concerne au premier chef AD et GT.

- 20 5. Nous terminerons cette rapide énumération en évoquant la dimension diachronique, qui se trouve étroitement liée à la question de la variation. L'AD s'est déjà attachée, de façon très approfondie, à ce problème, ou, du moins, à celui de l'histoire dans ses rapports avec les discours. L'objectif n'est évidemment pas l'étude du changement linguistique, mais il est légitime de se demander comment prendre en compte l'évolution. De même, la GT, si elle ne s'intéresse pas à l'évolution de la langue en tant que telle, ne peut négliger la problématique du changement, en particulier lorsqu'elle s'intéresse à des corpus « anciens ». Une position sans doute trop réductrice consiste à voir dans les discours, plus exactement dans les conditions de production des discours, l'essentiel des causes du changement : Telle ou telle modification dans le contexte de situation entraînerait le besoin de formes nouvelles, conduirait à des changements dans les formes déjà existantes. Il semble en fait préférable de voir dans le système de la langue les facteurs qui pourront déterminer les directions du changement : qu'il y ait « déclenchement » de certains phénomènes sous l'influence du domaine discursif ou textuel n'implique pas que l'évolution soit imprévisible ; indépendamment du texte et du discours, il existe des principes généraux qui orientent le changement et ce sont des règles internes au système linguistique qui conditionnent les transformations successives. Il n'est pas inutile de rappeler les hypothèses des théories récentes sur la grammaticalisation : elles consistent à considérer qu'il y a des points de passage obligés, placés dans un ordre déterminé ; ainsi, en prenant en compte les trois « niveaux » fondamentaux du fonctionnement d'une expression, le niveau référentiel (ou propositionnel), le niveau textuel, le niveau pragmatico-énonciatif, on peut établir que l'« ordre chronologique » fera passer une expression, si elle doit évoluer, de l'un à l'autre de ces niveaux, dans cet enchaînement déterminé. Une expression référentielle pourra prendre le statut de connecteur, pour ensuite passer à celui de modalisateur. Que certains types de discours ou de textes déclenchent, accélèrent, ou bloquent un tel développement est une chose, la structuration du matériau linguistique mis en œuvre, structuration qui contient la justification même du changement en est une autre. L'AD et la GT devraient intégrer ces nouvelles perspectives dans leur problématique et dans leur méthodologie, afin d'éviter une vision trop simplificatrice qui ignorerait le rôle de la composante linguistique dans les processus diachroniques.
- 21 Ces quelques aspects de l'étude de la textualité ne sont pas abordés d'une manière identique par l'AD et par la GT, qui n'accordent pas la même attention, n'attribuent pas la même importance à ces différentes questions. L'AD aurait sans doute à gagner en n'en restant pas à une conception qui tient pour significatives la présence ou l'absence de la marque linguistique et qui tente de mettre cette occurrence en relation avec des caractéristiques extralinguistiques. L'observation des faits de linéarité, du

« déroulement » du texte, l'analyse de la dimension cognitive, enrichirait sans aucun doute les données linguistiques qui servent de point de départ à l'AD : l'apparition dans un discours de certaines marques énonciatives, la fréquence de certains connecteurs, l'emploi de tel ou tel introducteur de discours rapporté, sont assurément des phénomènes importants et pertinents ; on n'oubliera pas cependant que le fonctionnement de ces différentes indices, les portions de texte qu'ils mettent en jeu, les catégories cognitives qu'ils présupposent, sont tout aussi importants que leur présence à la surface du texte. La GT, de son côté, devrait retrouver l'intérêt pour les études plus globales et s'inspirer davantage de la réflexion de l'AD sur les corpus, sur la « clôture » du texte, sur l'hétérogénéité ; l'étude des phénomènes locaux, aujourd'hui bien développée, ne doit pas dissimuler que la cohérence textuelle, le fonctionnement des différents plans d'organisation des textes, dépendent rarement d'une famille particulière de marques, mais sont le résultat de la combinaison de plusieurs sous-systèmes. C'est finalement de cette combinaison d'indices qui interviennent dans des proportions plus ou moins importantes qu'il convient de rendre compte.

BIBLIOGRAPHIE

- Brès, J., 1997, « Habiter le temps : le couple imparfait / passé simple en français », *Langages*, 127, 77-95.
- Bronckart, J.-P., 1993, « L'organisation temporelle des discours. Une approche de psychologie du langage », *Langue française*, 97, 3-14.
- Charolles, M., 1988, « Les plans d'organisation textuelle : périodes, chaînes, portées et séquences », *Pratiques*, 57, 3-13.
- Combettes, B., 1998, *Les constructions détachées en français*, Paris, Ophrys.
- Dressler, W., 1996, « Parallelisms between Natural Textlinguistics and other components of Natural L. », *Sprachtypologie und Universalienforschung*, 49, 295-311.
- Du Bois, J.W., 1987, « The discourse basis of ergativity », *Language*, 63, 805-855.
- Durie, M., 1994, « A case study of pragmatic linking », *Text*, 14, 495-529.
- Fleischman, S., 1991, « Discourse Pragmatics and the Grammar of Old French: A Functional Reinterpretation of si and the Personal Pronouns », *Romance Philology*, 44, 251-283.
- Hopper, P., 1985, « Discourse Function and Word Order Shift: A Typological Study of the VS / SV alternation », in W.P. Lehman, éd., *Language Typology*, 1985, J. Benjamins, 123-140.
- Hopper, P. et Thompson, S.A., 1980, « Transitivity in grammar and discourse », *Language*, 56, 251-299.
- Hopper, R., 1998, « Universals of narrative pragmatics: a Polynesian case study », *Linguistics*, 36, 119-160.
- Lambrecht, K., 1994, *Information Structure and Sentence Form: Topic, Focus and the Mental Representation of Discourse Referents*, Cambridge U. Press.

- Myhill, J., 1992, *Typological Discourse Analysis: quantitative approaches to the study of linguistic function*, Blackwell.
- O'Dowd, E., 1990, « Discourse pressure, genre and grammatical alignment – after Dubois », *Studies in Language*, 14, 365-403.
- Payne, D., 1987, « Information structuring in Papago narrative discourse », *Linguistics*, 63, 782-804.
- Payne, D., 1994, « OVSu versus VSuO in Panare (Cariban): Do syntax and discourse match? », *Text*, 14, 581-610.
- Perez Lorigo, R., 1996, « On the Grammatical Domain of Gapping in Old English: Syntax and Pragmatics », *Diachronica*, 13, 319-346.
- Prince, E.F., 1988, « Discourse analysis: a part of the study of linguistic competence », in *Linguistics: The Cambridge Survey*, vol. II, 164-182.
- Reinhart, T., 1984, « Principles of gestalt perception in the temporal organization of narrative texts », *Linguistics*, 22, 779-809.
- Simone, R., « Une interprétation diachronique de la “dislocation à droite” dans les langues romanes », *Langue française*, 115, 48-61.

AUTEUR

BERNARD COMBETTES

Université Nancy 2